

LA CONDITION FEMININE AU MOYEN ÂGE

Nous commençons une série d'articles sur l'évolution de la place de la femme dans la société - 1^{ère} partie : le Moyen Age

Ecrire un article sur les femmes au Moyen Age tient de la gageure pour plusieurs raisons. Ce sont essentiellement les hommes et particulièrement les clercs soucieux en principe d'éviter les contacts avec le sexe faible, qui parlent des femmes. Les documents s'intéressent essentiellement, surtout pour le haut Moyen Age, à deux catégories de femmes, les moniales qui se sont consacrées à Dieu et les grandes dames. Peuvent-elles exister autrement qu'à travers le mariage ou en entrant dans les ordres ? Ont-elles droit à un petit espace de liberté ?

Même s'il paraît exagéré d'affirmer que l'époque médiévale constitue un âge d'or pour la femme, il n'en reste pas moins que celle-ci tient alors dans la société une place qu'elle retrouvera seulement au 20^{ème} siècle. Nombre de roturières exercent un métier, en particulier dans l'artisanat.

Les textes médiévaux donnent généralement l'impression que la femme est un être inférieur dont il faut se méfier car, descendante d'Eve, elle incite au péché. Les Apôtres ont été influencés par la conception juive de la femme exclue des fonctions sacerdotales et de ce fait reléguée au second rang. Saint Augustin écrit que dans l'ordre de la nature la femme est au service de l'homme.

Pour Gratien, dans la première moitié du 12^{ème} siècle, la supériorité de l'homme sur la femme est évidente. Les arguments de ce canoniste sont tirés du droit romain, des écrits pauliniens, des œuvres de saint Augustin, saint Jérôme et saint Ambroise. Les théologiens médiévaux considèrent la femme avec beaucoup de défaveur, à en juger par certains passages de saint Thomas d'Aquin. Pour lui, l'homme, plus doué intellectuellement, doit normalement dominer. Il est le roi de la création, alors que la femme est née de l'homme et pour l'homme.

Selon Odon de Cluny, le beau corps féminin ne renferme que pourriture et brise la force et l'esprit de l'homme. La seconde partie de l'ouvrage *De la plainte de l'Eglise*, écrit vers 1330 à la demande du pape Jean XXII par le franciscain Alvaro Pelayo, dresse un catalogue des cent et deux vices et méfaits de la femme. Outre les vices de l'homme qu'elle partage, elle en possède qui lui sont propres. Elle constitue un gouffre de sexualité, un monstre d'idolâtrie, un ensemble de défauts. De sorte qu'apparaît une nouvelle phase de l'antiféminisme clérical.

Dans la seconde moitié du 14^{ème} siècle, Gilles Bellemère cite cette phrase d'un juriste peu connu : «La femme est un objet imparfait, un animal aimable, un être odieux, le trouble de l'homme, l'origine des discordes, un encouragement aux disputes, l'instigatrice de tous les crimes».

Dans la seconde partie du *Roman de la Rose*, ouvrage qui connaît un énorme succès aux 14 et 15^{ème} siècles, Jean de Meung se montre un peu sceptique à l'égard de la fidélité en amour et de l'honnêteté de la femme. Dans le couple elle constitue, selon lui, une menace pour l'amour, car le fait qu'un des conjoints s'efforce de l'emporter sur l'autre ne peut qu'engendrer des conflits. L'homme est bien à plaindre qui doit la supporter, d'autant plus que les femmes vertueuses sont aussi rares que les cygnes noirs.

Il convient de noter que la critique des péchés évolue. Ainsi le 13^{ème} siècle met l'accent sur la coquetterie, sur les excès vestimentaires. A la fin du siècle, la coquetterie-orgueil l'emporte sur la coquetterie-luxure, parce que les nouveaux riches des cités ont la possibilité de la pratiquer. Les auteurs du 14^{ème} siècle insistent sur le bien-être que la femme doit instaurer au sein du foyer, ce qui amène à lui reprocher sa paresse.

Le culte de la Vierge, effacé pendant le haut Moyen Age, devient particulièrement florissant à partir du 11^{ème} siècle. La dévotion mariale est très développée à Cluny. A la fin du Moyen Age, le vocable de Notre-Dame est toujours largement donné aux églises.

A cette époque, des organisations sont créées qui paraissent défendre la dame, telle la cour d'Amour dite de Charles VI, fondée en janvier 1400. Cette assemblée a pour but la louange des dames qui doivent juger les poèmes composés en leur honneur. Mais tout ceci relève du badinage.

Dans les villes des Pays-Bas et des régions voisines, ainsi que dans le nord de la France, le mouvement béguinal naît au 13^{ème} siècle et permet aux femmes de choisir une troisième voie, rester indépendante pour mieux se consacrer à Dieu.

Par son ouverture d'esprit et son organisation axée sur l'entraide, cette vie semi-religieuse pouvait répondre aux attentes variées de nombreuses femmes. En dépit du contrôle exercé sur les béguinages par l'Eglise et les autorités urbaines, ces femmes, dans nos régions, vécurent de l'apostolat et du travail manuel de façon autonome sans jamais devenir des moniales cloîtrées.

Pour subsister les béguines disposent de rentes, travaillent manuellement, soignent les malades, éduquent les enfants pauvres, louent des maisons à des dames âgées, veuves. La mendicité se développe au fur et à mesure que baisse le niveau social du recrutement.

La ville a pu représenter pour les béguines un espace de liberté.

Les béguines furent les premières femmes à s'émanciper, à s'exprimer en tant que telles en dehors des limites d'un couvent. Elles vivaient comme et en tant que femmes. C'est un des premiers et réels mouvements féministes.

Nombre de religieuses n'ont pas embrassé la vie monastique par vocation.

L'oblation, c'est-à-dire l'offrande à titre définitif d'un enfant au monastère, se développe rapidement. Au début du 7^{ème} siècle, il s'agit d'une pratique clairement définie. Au 9^{ème} siècle, les autorités laïques et ecclésiastiques recommandent de permettre aux enfants de ratifier personnellement le choix parental, sans pour autant les autoriser à quitter le monastère.

A la fin du Moyen Age, comme une moniale coûte en moyenne cinq à six fois moins cher qu'une fille destinée au mariage, l'entrée au couvent constitue une solution économique.

Les couvents sont normalement réservés aux jeunes filles nobles, capables de fournir une dot, mais des personnes d'origine plus modeste peuvent se faire sœurs converses et s'occuper des tâches matérielles.

Une communauté féminine ne peut cependant vivre sans présence masculine. Les femmes étant exclues du sacerdoce, il est indispensable que des prêtres viennent dire la messe, administrer les sacrements. Des précautions sont prises pour que les contacts entre les prêtres et les religieuses soient réduits au strict nécessaire.

Le corps et la parure

Le corps féminin est mal connu en Occident durant le haut Moyen Age, avant la traduction des œuvres arabes. Jusqu'alors la médecine occidentale s'inspire de la médecine antique. Le monde arabe par contre possède d'excellents médecins, en particulier Ibn Sina, que les Occidentaux connaissent sous le nom d'Avicenne. Né en 980, il meurt en 1038, après avoir passé toute son existence en Perse. L'école de Salerne, renommée sur le plan médical, a comme traité de référence le *Pantegni*, traduction du livre d'Ali ibn al-Abbas par Constantin l'Africain, né en Afrique du Nord vers 1020, moine au Mont Cassin, mort vers 1087, qui traduit aussi beaucoup d'autres ouvrages arabes et grecs.

Au total, pour les médecins le corps féminin ressemble à celui des hommes, mais les organes sexuels sont inversés. Un traité du 13^{ème} siècle indique que Dieu a créé la matrice pour être le lieu de la génération chez la femme, que le vagin peut être comparé à la verge et que sa membrane, c'est-à-dire l'enveloppe du creux intérieur, correspond aux bourses des testicules. « L'instrument de la femme a une structure inverse, fixée à l'intérieur, alors que l'instrument de l'homme a une structure tendue vers l'extérieur. ». Il existe deux spermes, celui de la femme constituant une espèce de diluant nécessaire. Leur mélange est indispensable. En effet, le sperme de l'homme, épais et chaud, ne

peut suffisamment se répandre et risque d'abîmer le fœtus. Le sperme de la femme, ténu et froid, sert à modérer épaisseur et chaleur.



Memling : Barbara de Vlaenderberch – vers 1472

Les critères de la beauté ne changent pas chez les auteurs du 12 au 15^{ème} siècle.

Le fin visage doit être entouré de cheveux blonds. Tout ce qui n'est pas recouvert par les vêtements frappe par sa blancheur, à l'exception de la bouche et des sourcils bruns et minces qui doivent embellir un front large et dégagé. Le goût pour un front large s'accroît

à la fin du Moyen Age au point que, pour y satisfaire, la femme tirera excessivement ses cheveux en arrière. Les yeux doivent briller d'une lueur qui ne doit rien à la couleur mais plutôt au jus de citron ! Cette beauté, c'est avant tout celle d'un jeune corps. La beauté médiévale est jeune. Selon Eustache Deschamps, après vingt-cinq ans, la femme entre dans le « désert d'Amour » et dix ans plus tard n'est plus qu'une « vieille recrépie » ou une « vieille réparée » par le fard (Adam de la Halle). Un petit traité anonyme écrit vers le fin du 13^{ème} siècle laisse supposer que les élégantes peuvent passer beaucoup de temps à leur toilette. Il examine en effet successivement l'art de se laver, l'ornement de la chevelure, les cheveux noirs, l'embellissement du visage, la dépilation, la beauté des lèvres, la blancheur des dents, la manière de rendre l'haleine suave, la clarification du teint.

Les 12^{ème} et 13^{ème} siècles ont bénéficié de conditions économiques et sociales florissantes : expansion des échanges commerciaux favorisés en partie par les croisades et facilités par les grandes foires, développement de l'industrie textile. La formation d'une bourgeoisie riche et puissante et d'une noblesse de cour encouragea le phénomène de mode et la course au luxe. Le capitalisme marchand, de plus en plus important, et la constance des échanges commerciaux permettront aux classes aisées d'affermir leur puissance en portant



La Vierge et l'Enfant entourés d'anges (portrait d'Agnès Sorel) de Jean Fouquet – Anvers

tant des tenues de plus en plus extravagantes. On ne saurait négliger l'importance qu'eurent les croisades dans l'adoption de formes de vêtements, de tissus et de motifs orientaux en Occident. Les échanges politiques entre l'Orient et l'Occident et les modes de vie ramenés d'Orient par les croisés furent sans doute en grande

partie à l'origine de la mise au point du costume du 13^{ème} siècle. Venise fut à cette époque un des grands ports importateurs et un des premiers grands producteurs de soie. La variété des

nouvelles matières, comme les satins, velours ou taffetas italiens, les mousselines, damas et soies à motifs géométriques, qui imposèrent peu à peu un nouveau style décoratif plus abstrait, permirent aussi de créer une plus grande diversité et originalité dans la coupe. De nombreuses corporations travaillaient autour de la transformation de la fibre brute animale ou végétale en produit fini teint, ciselé ou brodé et c'est à cette époque que le métier de tailleur prit toute son importance.

Le costume féminin allait suivre la tendance générale de mise en valeur d'un corps resculpté en affirmant les attributs de la féminité.



Hans Memling
(1485)

Voyons l'évolution dans son ensemble. Au 12^{ème} siècle, le costume féminin comporte une chemise, une robe à l'encolure très dégagée et par-dessus souvent une chasuble, manteau sans fente et de coupe circulaire, ou une chape, manteau fendu s'agrafant généralement sur la poitrine. Un changement se produit vers 1170 : les vêtements s'allongent, les manches s'évasent et les pigaches ou chaussures à grandes pointes font leur apparition. Des ceintures entourent la taille et les hanches. Les cheveux partagés par une raie sont

tressés en deux longues nattes. Des cercles d'orfèvrerie, de légers voiles sont posés sur la tête. La période qui s'étend de la fin du 12^{ème} siècle à 1340 prévoit la disparition du chainse¹ devant la chemise de lingerie. Deux robes se superposent. La cotte, en dessous, est une grande robe ample, à manches longues. Le surcot, d'abord semblable mais serré par une ceinture, se modifie et devient plus ou moins court avec des demi-manches ou sans manches. A la fin du 13^{ème} siècle, il comporte des manches larges dans le haut et cousues du poignet au coude. Ornaments et riches broderies se multiplient.

Les vêtements populaires ne connaissent guère d'évolution. Sur les chemises de grosse toile bise, les paysannes portent une cotte à manches longues et un surcot sans manches qui la recouvre entièrement. Un tablier de toile protège l'ensemble.

C'est au 14^{ème} siècle que se met en place l'image de la femme médiévale, moulée dans une robe le plus souvent cousue sur elle, aux cheveux relevés dégageant le cou et des épaules rondes, à la poitrine haute, soulignée grâce au décolleté, au ventre rond et proéminent, femme au teint de lait. Car «se farder avec des artifices pour paraître soit plus rouge soit plus blanche est une tromperie

¹ Long vêtement de lin ou de chanvre, ordinairement blanc, porté à même la peau, à encolure ronde et col gansé fermé par un lien ou un bouton. En quelque sorte l'ancêtre de la chemise actuelle.

d'adultère» (Jacques de La Marche). Par l'entremise des croisés, rapportant d'Orient les traditions de la toilette musulmane, l'antimoine et les onguents, les femmes prennent souci de leur corps. Du 12^{ème} siècle date le substantif fard, qui vient sans doute du francique (langue des anciens Francs) farjwan ou farwidon (teindre). Les 13^{ème} et 14^{ème} siècles voient naître les grands traités médicaux. Ceux-ci codifient, par des recettes de blanchissement du teint, de teinture des cheveux et de disparition des taches cutanées et des rides, les canons de la beauté que la peinture primitive fixe à jamais.

Les bijoux complètent l'habillement : des rubis, des perles fort prisées au 14^{ème} siècle mais qui cèdent la place au diamant vers le milieu du siècle suivant. Au 15^{ème} siècle d'aucuns affirment que les mariages sont retardés à cause des trousseaux somptueux qu'il devient difficile de constituer, de sorte qu'en cette période de déclin démographique, des naissances qui auraient dû survenir n'ont pas lieu.

Sous le règne de Charles VII apparaîtra la silhouette féminine typique de l'imagerie gothique. La femme ploie plus que jamais sa taille haute, soulignée par une large ceinture, faisant balancier avec son corps afin de supporter le terrible hennin qui l'allonge, lui donnant une silhouette légèrement cambrée en S. Il semble que le terme 'hennin' ait été



Portrait de femme Roger
Van der weyden (1433)

voulu comme une insulte caricaturant les coiffures à corne, ce mot étant une abréviation de « géhénin », venant de « géhéner », signifiant incommoder ou torturer. Mince et bien ceinturée, la femme porte des seins fermes et hauts, petits et ronds, surplombant une taille fine et des hanches étroites. Une évolution se produit aussi en

matière de coiffure. Les jeunes filles portent leurs cheveux sur les épaules. Les femmes mariées ramènent les leurs derrière la tête en un gros chignon et se coiffent d'un voile en étoffe de lin très fin. Après 1280, les femmes coiffent leurs cheveux en deux masses au sommet de la tête, sur laquelle elles fixent une armature de parchemin que recouvre du tissu, obtenant ainsi un cône auquel sont fixés de grands voiles transparents. Le hennin qui n'est vraiment à la mode qu'en France du Nord, en Bourgogne et aux Pays-Bas connaît une gloire éphémère. Les femmes supportent, en effet, mal d'être obligées de tirer violemment leur chevelure pour dégager le front.

Au 15^{ème} siècle la coiffure constituait un élément très important du costume. Le front est épilé, haut et large, poli et reluisant. La dame procède à l'épilation par l'application sur la chevelure à enlever d'un mélange d'orpiment (sulfure naturel d'arsenic) et de chaux vive ou bouillie dans l'huile. Puis elle

étable d'autres substances censées empêcher définitivement le retour du poil disgracieux, comme du sang de chauve-souris ou de grenouille, du suc de ciguë ou de la cendre de chou mouillée dans du vinaigre. Les cheveux obligatoirement blonds, seront lavés avec un mélange de cendres de blancs d'œuf et de savon. Ils seront ensuite tressés, renforcés de fausses mèches, de coussinets de crin, ornés de fils d'or et de perles ou coiffés de voiles, casqués de chapeaux brodés de pierres et de fourrure. Celles qui ont le cheveu rare pourront se le faire pousser en se frottant la tête avec une poudre faite d'ailes d'abeilles, de cantharide, de noix rôties et de cendres de hérisson.

Les âges de la vie :

Au 15^{ème} siècle, le duc de Bourgogne Philippe le Bon, apprenant que sa bru vient de donner le jour à un enfant de sexe féminin, refuse d'assister au baptême «parce que ce n'était qu'une fille, mais s'il avait plu à Dieu de lui envoyer un fils, il aurait fait une grande fête».

La paysanne doit être capable de tenir sa maison, la bourgeoise, l'aristocrate pouvoir diriger les domestiques. Toutes sauront coudre, filer, tisser, broder. Dans les villages, à la fin du Moyen Age, il existe des écoles. Mais les filles en sont apparemment exclues.

Dans l'aristocratie, le mariage correspond bien plus à l'accord de deux familles qu'à l'union volontaire de deux personnes, et ceci tout au long du Moyen Age. La grande majorité des filles se marient jeunes.

Il est vraisemblable qu'il existe une cour préconjugale entre les jeunes gens du même village et du même âge. Par exemple, le 1^{er} mai, au lever du jour, les garçons déposent des branches devant les portes des élues de leur cœur. Le 14 février, jour de la Saint-Valentin, jeunes gens et jeunes filles indiquent leurs noms sur des papiers de couleurs différentes qui sont tirés au sort; le garçon et la fille ainsi unis par le hasard se retrouvent liés pour une année. La fille peut refuser ou accepter les avances du garçon. L'âge moyen des mariages se situe alors probablement vers 19-20 ans. Pour les garçons, il se situe plus tard – vers 27-30 ans – de sorte que l'écart entre les époux est souvent de l'ordre de dix ans. La liberté de la jeune fille diminue d'autant plus que la condition sociale est élevée. En règle générale, la jeune fille se marie avec un homme de sa condition.

Deux éléments semblent à l'origine des difficultés de la vie conjugale : la violence et la sexualité. La brutalité se fonde surtout sur la crainte du mâle d'être dépossédé de son rôle de maître. Toutefois, à la fin du Moyen Age, la violence du mari est présentée, au moins par les clercs, sous un jour négatif. Des miniatures du 15^{ème} siècle comparent implicitement à un animal l'homme armé d'un bâton. Il existe chez les laïcs sur le plan sexuel deux morales, l'une laxiste pour les hommes et l'autre rigoriste pour les femmes. L'Eglise exige de l'homme et de la femme la même conduite. Elle

manifeste une certaine réticence à l'égard de la sexualité. Elle ne l'admet que dans le cadre conjugal, et à condition que les rapports aient pour but la procréation. Les relations sexuelles entre époux sont interdites à des périodes nombreuses et diverses, tenant soit au cycle de la femme, soit à des considérations religieuses. Puisque le but des rapports est la procréation, il paraît logique de s'en abstenir pendant la grossesse.

Les époux doivent également s'abstenir de tout commerce charnel pour des raisons qui tiennent au calendrier liturgique. L'infirmité d'un enfant laisse présumer des relations sexuelles en période interdite.

Bonheur et crainte, tels sont les sentiments éprouvés par l'épouse qui se découvre enceinte. Bonheur, car elle a rempli la tâche que lui assignent la société et l'Eglise. Crainte parce que grossesse et accouchement vont lui faire courir de nombreux risques. Une malnutrition fréquente surtout au cours du haut Moyen Age, un travail pénible particulièrement en milieu rural entraînent de nombreuses fausses couches. La césarienne ne semble guère pratiquée en Occident, alors que l'Antiquité la connaît.

Après l'accouchement, dans la haute société la femme reste au lit plusieurs semaines, pouvant ainsi recevoir tout à loisir et se consacrer à son enfant. Les paysannes, elles, reprennent rapidement leurs travaux. Au bout de quarante jours, en principe, se déroule la cérémonie des relevailles au cours de laquelle la femme est purifiée par son curé.

Au total, à la fin du Moyen Age, la plupart des femmes mettent au monde leur premier enfant avant 20 ans. Dans les familles nombreuses le rythme normal semble une naissance sinon tous les ans, du moins tous les deux ou trois ans, mais une forte mortalité infantile creuse de plus grands écarts entre les enfants.

L'allaitement maternel est recommandé tant pour des motifs religieux que médicaux.

La veuve, qu'elle soit riche ou pauvre, vit de pénibles moments. Riche, elle excite les convoitises et court le risque de se faire dépouiller; pauvre, elle ne rencontre guère de pitié et les gens qui l'honoraient du temps de son mari ne lui manifestent plus d'amitié. Dieu constitue le grand remède. La veuve qui décide de rester seule doit faire face en particulier à des problèmes pécuniaires. Le sort de toutes les veuves n'est pas aussi sombre. Des femmes d'artisans, en héritant de l'atelier, acquièrent le pouvoir sur le plan familial et professionnel. Certes dans quelques métiers elles ne peuvent accéder à la maîtrise, mais dans bien d'autres les statuts le leur permettent.

Les années passent et la vieillesse arrive. Pour Eustache Deschamps, celle-ci commence à trente ans chez la femme, alors qu'elle débute à cinquante ans chez l'homme. L'âge médian de mortalité adulte est chez les hommes de 40 à 49 ans, alors qu'il est chez la femme de 30 à 39 ans. On consta-

te que certaines femmes, en particulier des aristocrates ou des religieuses, décèdent à un âge plus avancé.

Rôle économique et politique

Les paysannes constituent l'immense majorité de la population, particulièrement au cours du haut Moyen Age. Elles participent à de nombreux travaux agricoles, à la tonte des moutons au printemps ou au début de l'été, à la fenaison en juin, à la moisson fin juillet, à la vendange en septembre, à la surveillance des animaux. Toutefois il ne leur appartient pas de procéder à certains travaux, tels que le labour ou les semailles, non seulement à cause de leur faiblesse physique mais aussi pour des raisons symboliques, la terre étant femme et l'homme ayant seul le droit d'y faire pénétrer la semence.

Les études concernant les femmes ont attiré l'attention sur le partage des rôles masculins et féminins dans l'activité économique. Au Moyen Age, la propagation du moulin a libéré la femme rurale des longues heures nécessaires à la mouture manuelle. Elle a sans doute consacré plus de temps à d'autres tâches : le travail textile et la culture intensive de l'enclos. Les produits issus de ces deux activités ont joué un rôle important dans les contacts qu'entretenaient les paysans avec le marché.

L'utilisation du métier à tisser a transformé le tissage en un travail d'homme et le lieu de son exercice s'est déplacé de la campagne vers la ville.

La participation féminine au travail textile, même si elle est reléguée dans les étapes moins qualifiées de la fabrication, n'en demeure pas moins essentielle. Le besoin incessant de fil a fait de la quenouille un attribut féminin omniprésent et des écheveaux de laine écrue, un article très demandé.

Combien de représentations ne montrent-elles pas des paysannes portant cruches ou paniers de victuailles s'en allant vers la ville !

La paysanne en Europe s'occupe de l'entretien de sa maison, des soins de la basse-cour, de la culture du jardin. La préparation de la nourriture constitue une tâche fondamentale de la paysanne à l'intérieur de sa maison, de même que le fait d'élever ses enfants.

Une partie est réservée à l'auto-consommation familiale, le reste à un petit commerce.

Quelle est la signification économique et sociale de ces activités féminines à l'apparence strictement domestique ?

Dans la société rurale, la vie domestique n'est pas isolée de la sphère de production. La femme participe à la vie productive et a dû maîtriser pour cela des savoir-faire parfois très élaborés. Loin de se dérouler exclusivement dans le lieu clos de l'habitation, une part importante de l'activité des paysannes se déroule, en toute publicité, sur le marché urbain.

Les femmes jouent un rôle actif dans le petit commerce. Elles vendent des vivres et des

comestibles comme le pain, le sel, le poisson de mer, les œufs et les fromages, les volailles et le gibier. Des cuisinières vendent aux gens du peuple des viandes de bas prix, bouillies ou rôties.

Le rôle politique des femmes au Moyen Age a été mis en évidence à maintes reprises mais il faut redire qu'il ne concerne qu'une faible minorité, reines ou grandes dames.

L'influence féminine apparemment réduite sur le plan politique au cours des premiers siècles de la période médiévale semble connaître une sorte d'apogée aux 10-11^{ème} siècles avant de revenir à un niveau moindre au cours des siècles suivants.

Rôle culturel

Deux catégories de femmes interviennent dans la vie culturelle du Moyen Age, les laïques de noble naissance et les moniales qui d'ailleurs sont de même origine. Ces dames protègent les écrivains et les artistes, voire composent des ouvrages parfois savants.

A la même époque au Japon, à la cour des Heian, vivent des dames qui ont reçu une excellente éducation. Ainsi Murasaki-shikibu connaît aussi bien les lettres chinoises et japonaises que le chant, la musique, la calligraphie et la peinture. Elle reçoit le surnom de «Madame la Chronique du Japon».

Le nombre de femmes écrivains s'accroît au cours du Moyen Age. Aux 12-13^{ème} siècles, la littérature féminine est représentée par de nombreux écrivains qui abordent tantôt des sujets religieux, tantôt des thèmes profanes.

Les distractions

Les femmes au Moyen Age semblent avant tout accaparées par le travail, qu'elles aident leurs maris dans les champs ou à l'atelier ou qu'elles préparent la nourriture et s'occupent des enfants.

Les demoiselles, comme les gentilshommes, apprennent à jouer aux échecs. Les femmes s'adonnent très vite au jeu de cartes qui se répand dans la société à partir du 15^{ème} siècle.

La conversation peut s'engager lors des promenades que dames, bourgeoises et femmes du peuple apprécient à la belle saison. Pour les aristocrates, il y a les promenades champêtres, mais aussi dans une nature plus élaborée, celles des jardins dont l'art suscite un intérêt croissant au 14^{ème} siècle.



Les miniatures des 14-15^{ème} siècles représentent les jardins, bien dessinés, enclos de haies taillées avec soin.

La dame profite aussi du grand air de façon active.

Certaines en effet aiment chasser. Il existe deux sortes de chasse, la vénerie et la fauconnerie. La fauconnerie constitue une distraction fort convenable.

Lors de la plantation de l'arbre de mai, les filles sont à l'honneur.



L'arbre de mai – Historia thématique

Les fêtes familiales réunissent des personnes des deux sexes, qu'il s'agisse de paysans ou d'aristocrates. Les femmes peuvent y tenir un rôle de premier plan. Lors du mariage, la future épouse est l'objet de toutes les attentions. Le baptême met en avant les marraines. Le jour des relevailles la jeune mère se trouve au centre de la cérémonie.

Les fêtes aristocratiques permettent d'apprécier mets et boissons, puis de participer à une activité fort prisée, la danse. Les temps forts du festin médiéval se situent au moment des entremets, c'est-à-dire lors des divertissements entre les mets. Et les dames trouvent d'autant plus d'agrément aux banquets que leurs voisins s'occupent d'elles.

Montaigne affirme : «il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange qu'avec qui on mange». Banqueter peut conduire toutefois à des débordements dont les dames ne sont pas exemptes. Chacun veut être mieux vêtu que les autres invités et porter des habits somptueux à la mode. Or, à la fin du 14^{ème} siècle, les profonds décolletés laissent voir la poitrine. Utiliser le même tranchoir, boire dans le même gobelet, se servir de la même écuelle que son voisin ou sa voisine peut entraîner des attouchements. Sous l'effet de la nourriture abondante et épicée, de la boisson, des odeurs, des attouchements, les dames de la cour, peu farouches, écoutent avec plaisir les propos grivois des convives masculins. Eustache Deschamps décrit une scène qui se déroule au château de Boissy : des convives qui ont trop bu se rendent aux étuves et, entièrement nus, vont de chambre en chambre honorer les dames. Le plaisir du bain paraît parfois associé au festin. Les banquets se terminent fréquemment par des danses. Les femmes de toutes catégories, jeunes filles du peuple, demoiselles et dames aiment danser, en plein air ou dans les châteaux.

Les tournois font partie de certaines fêtes ou s'apparentent à la fête lorsqu'ils se déroulent indépendamment de toute autre manifestation. Bien entendu les femmes ne tournoient pas, mais leur rôle n'en est pas moins considérable dans la mesure où elles galvanisent les énergies des combattants. Il est d'ailleurs impensable d'envisager un tournoi sans spectatrices.

Les marginales

Des femmes ne respectent pas les règles établies par la société, tant sur le plan des mœurs que des biens, des personnes ou des institutions.

La prostitution, à la fin du Moyen Age, apparaît fort développée, en particulier dans les villes où plusieurs niveaux peuvent être distingués, depuis le bordel public jusqu'aux prostituées indépendantes, en passant par les étuves et les petits bordels

privés. Les étuves, à côté de leurs attributions originelles, sont devenues de véritables maisons de tolérance et les établissements où des maquerelles mettent deux ou trois filles à la disposition de leurs clients font parfois appel à des prostituées indépendantes. La plupart des villes possèdent un bordel public construit souvent avec les deniers municipaux. Certes, les autorités municipales essaient de réglementer la prostitution, afin que maisons de plaisir et étuves ne constituent pas des foyers de contagion lors des épidémies, et pour que la population ne soit pas choquée. Les étuves peuvent appartenir à de bons bourgeois, voire à des institutions ecclésiastiques. Comme dans la plupart des bordels les filles paient la chambre et la nourriture au tenancier, le client qui désire rester la nuit doit payer un supplément pour le lit. Dans nombre de ces établissements, les femmes sont cloîtrées. Les clients qui sont admis doivent déposer leurs armes, sous peine d'emprisonnement, d'amende et de confiscation. A cette époque où la violence sévit, il n'est pas étonnant que ces maisons de prostitution soient fortifiées. Les statuts de nombreuses villes italiennes, par exemple, autorisent leurs tenanciers à porter des armes. A Gênes, le client qui frappe une prostituée est tenu de payer les frais médicaux et de verser des dommages au tenancier parce que la fille a dû interrompre son travail un certain temps.



Des scènes torrides dans les étuves – Historia thématique – mai juin 2000.

Aux 14-15^{ème} siècles sévissent épidémies et guerres. Vendre son corps permet de subsister.

Le viol constitue une cause importante de la prostitution. Pour les hommes du Moyen Age une fille ne peut être que pure ou publique, de sorte que la femme violée, malgré son innocence, se rapproche de la fille commune. Il devient dans ces conditions bien difficile de se réinsérer dans la société. Or les hommes qui se marient tard forment des bandes qui n'hésitent pas à commettre parfois des viols collectifs.

Une femme tombe rarement directement dans la prostitution publique. Diverses étapes jalonnent le «métier». Après s'être livrées occasionnellement à la prostitution, poussées plus ou moins par un compagnon, beaucoup de femmes entrent comme chambrières dans des étuves pour finir au bordel lorsque leurs charmes ont perdu leurs attraits.

Quelques-unes accèdent à la direction d'un bordel public ou d'une étuve (abbesses). D'autres se retirent dans une fondation destinée à leur repentance, certaines sombrent dans la misère, enfin il en est qui parviennent à se réinsérer dans la société en épousant des artisans.

Les prostituées les plus aisées tentent de ressembler à des bourgeoises en revêtant la même tenue

vestimentaire malgré la législation qui leur enjoint de porter un costume spécial.

Si la prostitution est en quelque sorte institutionnalisée à la fin du Moyen Age, c'est parce qu'elle constitue un rempart pour les femmes honnêtes. En outre, comme à la suite de la peste noire et de ses récurrences, la population diminue considérablement, afin de faciliter la propagation de l'espèce, les vices contre nature sont sévèrement punis. La prostitution permet de faire obstacle à la sodomie et à la masturbation.

A côté des mœurs, la délinquance féminine concerne surtout les biens. Les produits volés sont avant tout des biens de consommation, tels que vêtements usagés, pièces de monnaie, nourriture. A la fin du 14^{ème} siècle, les biens de consommation sont rares et chers, et bien souvent les femmes pauvres ne peuvent se les procurer que par le vol.

Ginette De Corte &
Martine Louckx, chargée de
cours et guide conférencière.

Bibliographie :

J. VERDON : «*La femme au Moyen Age*» – Editions Jean-Paul Gisserot - 1999.

Article de C. BILLEN dans «*La ville et les femmes en Belgique*» 1993 - Publication des Facultés universitaires St Louis

HISTORIA THEMATIQUE : «*Un Moyen Age inattendu*» - n° 65 - mai juin 2000

AUBRY V. *Costumes - Tome II – sculptures de l'éphémère 1340-1640 - Patrimoine vivant* Ed.

Rempart 1998

PAQUET D. *Miroir mon beau miroir – Une histoire de la beauté* – Collection Découvertes Gallimard 1997